

peine de négliger la vérité. Le lait, les aliments, les fruits et autres mollusques, le cidre, la glace sont autant de véhicules occasionnels pour l'agent infectant. Les mouches, surtout dans les milieux ruraux, les casernes et les camps, jouent dans la transmission de la maladie, par souillure des aliments, un rôle dont on n'apprécie pas l'importance au degré qu'il mérite. Enfin la contagion par ses modes directs ou détournés, ses moyens si nombreux, ses occasions si fréquentes, assume une part que l'on s'efforcera en vain de diminuer, tant elle apparaît visible là où naguère on ne pouvait la soupçonner. Jadis le typhoisant alité semblait seul se prêter aux transmissions plus ou moins directes. Les typhoisants frustes que le médecin anéconnaît presque toujours ne sont pas moins dangereux; et l'on a appris, de plus, que les sujets guéris peuvent aussi par les fèces et les urines répandre autour d'eux, dans tous les milieux, l'agent de la contagion.

Qui oserait prétendre que ces notions doivent rester lettre morte pour la prophylaxie? Ne doit-on pas réserver à ces modes de transmission la part qu'ils méritent, et rien de plus, dans la hiérarchie des objectifs à poursuivre. Il ne s'agit donc pas de substituer la lutte contre la contagion et les porteurs de bacilles à la lutte contre les eaux malsaines (ce serait pure folie), ni de retrancher ou d'amoindrir quoi que ce soit des mesures recommandées jusqu'ici, mais d'ajouter quelques forts d'arrêt à tout le système défensif pour qu'il ne se trouve pas affaibli par des trouées dangereuses. La prophylaxie de la fièvre typhoïde doit être façonnée à la mesure de son étiologie, et je suis de ceux qui pensent que rien n'est fini tant qu'il reste encore quelque chose à faire.

II

Au cours de ma communication du 30 novembre j'ai fait allusion aux enquêtes épidémiologiques poursuivies sur les bords du Rhin par les médecins des stations de recherche. Quelques-uns de nos collègues ont pu être surpris du rôle attribué à la contagion plus ou moins directe dans la propagation de la fièvre typhoïde et de la part si minime, presque négligeable, imputée à l'eau de boisson. Une courte explication est nécessaire. Klinger, dont j'ai cité les chiffres, annonce tout d'abord que l'origine des épidémies est le plus souvent d'une détermination difficile. Cet aveu d'un homme éclairé impressionnera peut-être ceux qui réduisent volontiers l'étiologie de la fièvre typhoïde en une formule simpliste et commode, mais abusive, dont l'eau fait à peu près tous les frais; il est cependant dans l'ordre des contingences fréquentes. Klinger établit ensuite que sur 1397 cas d'origine précisée, 1315 étaient imputables au contact d'un typhoisant (1272) ou d'un porteur de germes (125), 59 au lait, 22 à d'autres aliments, 2 au linge et 2 seulement à l'eau. L'intervention de l'eau ressort donc bien rare en ces régions? Oui, et pour une cause que je dois dire.

En raison même de la fréquence traditionnelle de la fièvre typhoïde aux pays annexés et en certaines parties du Palatinat, les autorités allemandes se sont imposé comme premier devoir prophylactique d'assurer aux populations

des villes et des centres industriels une eau rigoureusement pure. Surtout lorsqu'il s'agit des villes de garnison (ellec sont nombreuses en ces pays), la volonté impériale n'hésite pas à peser de tout son poids dans la balance des intérêts à servir. Permettez-moi, à ce sujet, de citer l'exemple de Metz. Cette ville s'alimente par plusieurs sources dont la plus importante est celle des Bouillons captée à Gorze depuis 1865 et qui fournit une eau reconnue très pure. En août 1903, dix cas de fièvre typhoïde se produisent au village de Gorze, dans des habitations situées au-dessous du terrain des sources. Le laboratoire de Metz signale la souillure de l'eau des Bouillons. L'autorité militaire demande sa mise en décharge et des travaux d'assainissement de la source. Le Conseil municipal résiste en protestant de la pureté de l'eau. Un ordre télégraphique de l'Empereur prescrit à l'administration du pays de commencer immédiatement, aux frais de la ville, les travaux jugés nécessaires. Ainsi fut fait. Dès lors, pour les villes de ces régions, la question de l'eau, toujours étroitement surveillée, se trouve résolue depuis plusieurs années et ce grand facteur des épidémies françaises n'entre pour ainsi dire plus en ligne de compte, sauf dans les localités rurales où les puits sont en usage. On comprend aisément pourquoi l'eau figure à titre exceptionnel parmi les causes constatées. Et si, malgré les progrès hygiéniques accomplis, la fièvre typhoïde s'entretient encore, c'est que la source n'en vient plus de l'eau dont la pureté est certaine, mais de l'homme lui-même, car dans l'état actuel de nos connaissances rien n'autorise à croire qu'il existe des réservoirs de virus en dehors de l'organisme humain. Ce bref commentaire n'était pas inutile pour expliquer le rôle attribué à la contagion dans les enquêtes citées, contagion par les typhoisants avérés, par les typhoïdiques frustes et méconnus, contagion par les porteurs de germes qui contribuent à souiller le lait, les aliments, à faire les endémies, les épidémies de maisons et de villages. La lutte instaurée sur ce nouveau terrain par les stations bactériologiques a déterminé, dans les pays rhénans, cet abaissement progressif de la morbidité que Fornet enregistrerait avec une légitime satisfaction et dont la valeur significative reste entière, quoi qu'on en ait pu dire.

III

Le rôle des porteurs de germes a été souvent mis en cause au cours de ce débat. Pour mieux confirmer leurs méfaits, je crois nécessaire d'ajouter quelques exemples à ceux que M. Vincent a cités dans son rapport. L'occasion est bonne de faire parler les faits.

1o Dans une propriété située près de Königsberg, trente-deux décès par fièvre typhoïde se produisent en quatre années, tandis que le village voisin restait entièrement surs prises en pareille circonstance n'avaient empêché la maladie de se reproduire. Invoquant à déterminer les causes de cette endémie, R. Scheller constate que toutes les personnes décédées depuis 1894 s'approvisionnaient à une laiterie de ladite propriété. En serrant l'enquête il apprend qu'une femme employée à la laiterie avait eu la fièvre typhoïde dix-sept années auparavant; or c'est peu de temps après